

Remarques sur l'idéologique comme production du sens

Remarks on Ideology as a Mean of Developing Meaning

Consideraciones sobre el ideológico como producción de sentidos

Eliseo VERON

Volume 5, numéro 2, novembre 1973

Sémiologie et idéologie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001826ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001826ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

VERON, E. (1973). Remarques sur l'idéologique comme production du sens. *Sociologie et sociétés*, 5(2), 45–70. <https://doi.org/10.7202/001826ar>

Résumé de l'article

Une analyse de l'évolution récente dans trois domaines (celui de la linguistique, celui de la sémiologie et celui de la théorie marxiste des idéologies) montre un début de conjoncture de ces domaines par rapport à l'objet discours. Il est maintenant possible d'amorcer une discussion sur le mode d'existence de l'idéologique au sein des matières signifiantes. Quelques exemples de description des mécanismes discursifs de nature idéologique dans la presse hebdomadaire donneront un aperçu de l'inspiration méthodologique qui semble la plus fructueuse pour orienter une telle démarche. Le développement de celle-ci est la condition indispensable pour avancer vers une théorie générale de l'idéologique.

Remarques sur l'idéologique comme production de sens*



ELISEO VERON

UNE ANALYSE de l'évolution récente dans trois domaines (celui de la linguistique, celui de la sémiologie et celui de la théorie marxiste des idéologies) montre, me semble-t-il, que l'heure est venue d'un début de conjonction de ces domaines par rapport à l'objet *discours*. Autrement dit, l'heure est venue d'amorcer une discussion concernant le mode d'existence de l'idéologique au sein des matières signifiantes. Or, les discussions sur un tel objet (désigné, bien entendu, par d'autres formules) ne sont pas d'aujourd'hui. Je présume donc que ces discussions passées ont été quelque peu « prématurées ». Non seulement par rapport aux difficultés dues à la complexité de l'objet, mais aussi à cause d'un certain nombre d'obstacles qui ont empêché le rapprochement de ces domaines, ou plutôt qui ne rendaient possible qu'un rapprochement spéculatif ou philosophique. Les choses semblent à l'heure actuelle être en train de changer, ce qui impose un relèvement des obstacles (dans la linguistique et la sémiologie, d'un côté, dans la démarche marxiste, d'un autre côté) dont la dissolution (en cours) doit être accélérée afin d'ouvrir le champ de recherches sur l'idéologique-dans-les-discours.

* La perspective présentée dans cet article a été développée pendant mon enseignement à l'École pratique des Hautes Études à Paris, entre 1971 et 1973. J'ai énormément profité des discussions avec les étudiants et collègues qui ont participé à mon séminaire, parmi lesquels je dois très spécialement mentionner Sophie Fisher, Michel van Schendel et Bernard Desclaux.

LA LINGUISTIQUE ET LA « PREMIÈRE SÉMIOLOGIE »

Il faut tenir compte des circonstances historiques qui entourent, dans les années soixante, la constitution du projet sémiologique comme translinguistique généralisée. Le problème initial de toute fondation est celui de la légitimité du nouveau domaine, ce qui implique l'établissement de rapports « diplomatiques » extrêmement délicats avec les pays voisins, en particulier avec ceux qui ont inspiré (bien que pas nécessairement approuvé) la création du nouvel État. Le sort de ce que j'appellerais la « première sémiologie » s'est joué dans la dynamique de ses rapports (ambivalents) avec la linguistique structuraliste. La première sémiologie donne une très grande importance à la théorie linguistique où elle reconnaît ses propres sources, mais elle est en même temps obligée de prendre ses distances vis-à-vis de la linguistique. Les critères que la sémiologie essaya de formuler afin de conquérir son autonomie étaient loin de dessiner un champ théorique homogène. En effet, la première sémiologie s'est constituée par un double mouvement expansif. Il s'agissait d'une part de réclamer comme champ de travail celui des phénomènes « transphrastiques » ; de ce point de vue, l'objet de la sémiologie commençait « au-delà de la phrase¹ ». Cet aspect de l'expansion sémiologique justifiait plus facilement l'inspiration linguistique, mais il posait en même temps les problèmes de frontières les plus délicats. D'autre part, en tant que projet d'une « science générale des signes », la sémiologie visait l'étude d'une multiplicité de matières signifiantes non linguistiques (gestualité, image, objets, etc.). La limite avec la linguistique était ici plus facile à tracer, mais il était par contre beaucoup plus difficile de décider de la validité des modèles linguistiques pour l'étude de phénomènes de signification très différents de ceux du langage. On sait que les deux aspects de cette expansion étaient présents dans la prophétie saussurienne. Ce n'est pas surprenant si le territoire engendré par ces deux mouvements hétérogènes et simultanés a manqué d'unité interne. L'histoire de la première sémiologie est, si l'on peut dire, celle de son conflit œdipien avec la linguistique structuraliste. Cette quête de l'identité par la nouvelle sémiologie devait évidemment aboutir à une certaine délimitation de son propre terrain, mais aussi et en même temps à une délimitation du champ de la linguistique elle-même : c'est ce *double* encadrement qui me semble particulièrement décisif. Car pour arriver à une première mise en forme de son propre domaine, la sémiologie fut amenée à cristalliser le champ linguistique. La dynamique de la lutte pour sa propre légitimité détermina chez le sémiologue une lecture figée de ce qui était en train de se produire dans la linguistique. Le sémiologue fut ainsi conduit à stabiliser et même à renforcer certains aspects de la théorie linguistique qui précisément à ce moment même entraient en crise.

Il est difficile d'imaginer que le sémiologue aurait pu faire autrement : toute fondation se fait avec les instruments dont on dispose, et le domaine sémiologique se dessinait nécessairement à l'intérieur d'un continent articulé en termes d'un cadre théorique extrêmement complexe et déjà classique. Si le

1. Voir par exemple Roland Barthes, « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications*, n° 8, 1966. Barthes, ayant été sans doute le principal fondateur de la sémiologie dans les années soixante, fut en même temps le premier à signaler les difficultés contenues dans le concept de « connotation », dont je vais parler tout à l'heure, et plus en général dans l'héritage saussurien. Cela est déjà manifeste dans son *Système de la mode* (Paris, Seuil, 1967) et devient plus clair dans l'introduction de *S/Z* (Paris, Seuil, 1969).

sémiologue donnait à son objet le nom de « systèmes de connotation », il se plaçait d'une part, de manière automatique, par rapport à la théorie logico-linguistique de la référence et il renfermait d'autre part le linguiste dans le champ des phénomènes dénotatifs. Si le sémiologue réclamait pour lui le domaine du discours, il devenait aux yeux de certains un chercheur intéressé dans des problèmes « pragmatiques » tandis qu'il confinait en même temps le linguiste dans l'étude de la « phrase ».

Ces remarques signalent des questions qui vont, me semble-t-il, bien au-delà de l'anecdotique. La dynamique des fondations relève des conditions de production de connaissances dans un nouveau domaine. Les conflits de frontières concernent à leur tour des structures institutionnelles et des luttes qui mettent en jeu l'identité socio-académique et l'insertion dans le système productif. Le fonctionnement des différents niveaux de la pratique scientifique affecte et le contenu et la forme de la théorie. Les nouveaux concepts produits, de même que ceux qu'on utilise pour les produire, portent la trace de ce fonctionnement.

La très courte histoire de la sémiologie comme « science générale des systèmes de signes » renferme une sorte de paradoxe. D'un côté, l'émergence de ce projet dans les années soixante constitue par elle-même un symptôme de la crise à laquelle devait aboutir la première fondation de la linguistique (celle de Saussure) et donc un indice de la nécessité d'entreprendre une révision radicale de l'héritage saussurien; d'un autre côté, la sémiologie fut amenée à cristalliser la situation établie par la tradition saussurienne afin de se « décrocher » de la linguistique, et par là même à ignorer, jusqu'à un certain point, le développement d'une crise dont la naissance de la sémiologie était précisément une manifestation.

La constitution de la première sémiologie et la transformation profonde de la problématique linguistique (ce que j'ai appelé ailleurs la « seconde fondation », celle déclenchée par le transformationnalisme²) se produisent simultanément au cours des années soixante, bien que celle-ci n'ait presque pas eu d'influence sur celle-là. Les quelques essais ultérieurs de donner à la théorie sémiologique un biais génératif-transformationnel, ou bien ne touchent pas le noyau sémiologique, d'inspiration nettement saussurienne, en utilisant les concepts transformationnalistes d'une manière purement métaphorique, ou bien ils reprennent certains des aspects les plus discutables de la démarche chomskyenne³. En tout cas, il ne s'agit pas de dire que les sémiologues feraient mieux de devenir « transformationnalistes » au lieu de rester « saussuriens », mais d'amorcer un bilan critique de l'évolution récente de la linguistique, ce qui revient à formuler sur des nouvelles bases les rapports linguistiques/translinguistiques.

L'essentiel de la première fondation de la linguistique consiste dans ce que j'appellerais l'*opération saussurienne*, le terme « opération » n'étant pas choisi au hasard: je le préfère à celui, à la mode, de « coupure ». Aucune fondation n'est un passage absolu entre « idéologie » et « science »: s'il est vrai

2. Voir mon article « Linguistique et sociologie: vers une logique naturelle des mondes sociaux », *Communications*, n° 20, 1973.

3. Par exemple un modèle canonique de la « phrase », modèle ayant en plus un niveau de fonctionnement purement syntaxique.

qu'une fondation se produit *contre* une idéologie, c'est tout aussi vrai qu'elle se produit toujours *par le moyen* d'une autre, et qu'elle aboutit, dans ses résultats, à un nouvel agencement de l'idéologique. L'on pourrait dire, en reprenant les termes d'Althusser mais contre lui, qu'il y a autant d'idéologie dans les généralités II et III que dans la généralité I⁴. L'opération saussurienne découle d'une conjonction très complexe d'au moins trois éléments hétérogènes: une notion de « signe » comme fonction entre deux termes, dont l'histoire est très ancienne; une notion du social qui est le produit spécifique de la matrice positiviste; finalement, une notion de la *valeur*, partiellement contradictoire avec les deux autres, qui constitue l'élément nouveau apporté par Saussure et le fondement de son opération. La machine positiviste est appliquée au lien désigné par le concept de « signe » pour lui attribuer une nature conventionnelle (l'arbitraire): cela permet d'abandonner définitivement le vieux dualisme pensée/langage en affirmant le principe d'immanence (« la langue ne s'explique que par elle-même », principe parallèlement proclamé par Durkheim dans le champ sociologique) et en même temps de faire le passage au social, dans la mesure où l'idée d'arbitraire reprend (en le transformant) le thème de la conventionnalité du contrat, présent dans la théorie bourgeoise du droit et de la société depuis Rousseau. Si coupure il y a, elle se situe donc entre la notion d'arbitraire (transformation du thème sociologique du « contrat ») et celle de la nature *purement différentielle* des éléments du système de la langue, c'est-à-dire la notion de la valeur. Cette dernière semble bien avoir été, pour Saussure lui-même, la notion fondamentale, celle de signe étant secondaire ou dérivée⁵. En fait, si l'on accepte l'idée que le système de la langue est un réseau de différences, alors ce n'est pas vrai que le signe (tel qu'il a été défini par Saussure) soit l'unité du *système*. Le signe saussurien représente plutôt la façon dans laquelle ce réseau de différences apparaît à la conscience individuelle. Je veux dire, en somme, que tandis que les notions de signe, d'arbitraire et même celle de langue présupposent encore la matrice positiviste, l'idée de la valeur, telle qu'elle a été proposée d'une manière fragmentaire dans le *Cours*, dépasse déjà largement l'horizon positiviste.

Quoi qu'il en soit, c'est ce modèle du signe comme réalité « à deux faces » qui a été hérité par la première sémiologie, à travers la linguistique structuraliste. L'on pourrait même dire que, presque cinquante ans plus tard, la première sémiologie a reproduit en se constituant les conditions idéologiques de la première fondation de la linguistique; elle a surtout reproduit l'oscillation ambiguë entre la notion (positiviste) du signe et la notion (postpositiviste) de la valeur. Cela eut un certain nombre de conséquences, dont je ne vais signaler que celles qui me semblent être les plus importantes. Tout d'abord, il ne faut pas oublier que l'imaginaire saussurien est habité par l'opposition entre l'horizontalité et la verticalité. La notion de la valeur est associée à la première de ces deux dimensions: les rapports qui s'instaurent à l'intérieur de chacun

4. L. Althusser, « Sur la dialectique matérialiste », dans *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1965.

5. Ce point a été très clairement souligné dans le travail de Cl. Haroche, P. Henry et M. Pêcheux, « La sémantique et la coupure saussurienne: langue, langage, discours » (*Langages*, 24, 1971), dont la perspective sur la tradition saussurienne est très proche de celle que je suis en train de suggérer ici. Je me sépare, par contre, de leur démarche en ce qui concerne l'inspiration linguistique (de source harrisiennne) qui me semble décidément insuffisante pour prendre en charge les problèmes théoriques qu'ils ont très justement soulevés dans la première partie de leur article.

des deux « ordres » qui se rejoignent pour constituer les signes, sont conçus comme des rapports « horizontaux » ; la signification, par contre, qui exprime la rencontre d'un signifiant et d'un signifié, est une dimension « verticale ». La pensée saussurienne est profondément déterminée par cet imaginaire (ou, inversement, cette métaphore reflète la nature et les limites de l'opération saussurienne considérée dans son ensemble). Même la notion de la valeur qui, comme je l'ai déjà dit, me semble contenir l'aspect essentiel de l'opération saussurienne, reste prisonnière de l'idée d'horizontalité ; le réseau de rapports purement différentiels est conçu comme s'étayant sur l'espace d'une surface continue. Comment pourrait-on penser une notion comme celle de *travail producteur de sens*, par le moyen d'un tel imaginaire plat, euclidien ?

D'autre part, la distinction dénotation/connotation, qui a très profondément marqué la première sémiologie, est tributaire de la pensée « verticaliste » concernant la signification. En prenant comme point de repère le concept de dénotation élaboré par la logique extensionnelle, la sémiologie est partie à la recherche d'un autre univers de significations, celui des significations « connotées ». Mais où les placer ? La métaphore verticale ne dessinait qu'une seule place : « au-dessus ». On a été ainsi conduit à un modèle en « paliers » : la connotation chevauche la dénotation. Mais ce système de figures spatiales ne pouvait pas rendre compte des phénomènes dits de connotation, dont la complexité devenait plus claire au fur et à mesure qu'on commençait à les étudier : on était contraint à multiplier les couches, compte tenu du fait que, par rapport à la notion de valeur, on n'a jamais pu répondre à la question de savoir comment pourrait être appliquée au niveau des métasignes de connotation⁶.

Cet imaginaire saussurien a contaminé aussi la *pratique* des sémiologues, c'est-à-dire leurs méthodes. D'un côté, le seul instrument « logique » qui a fait vraiment un certain travail à l'intérieur de la première sémiologie est le concept d'opposition binaire, menant à la notion d'axe sémantique. Encore une fois, une figure linéaire appartenant à un espace géométrique bidimensionnel : dans le meilleur des cas, il était possible d'arriver à des triangles, des carrés ou des rectangles. On ne pouvait pas sortir de la surface euclidienne. D'un autre côté, nous avons la célèbre hypothèse du parallélisme entre forme et contenu, entre signifiant et signifié, base de la seule règle de méthode disponible, celle de commutation ; c'est d'elle qu'a découlé le préjugé sémiologique d'après lequel il faut d'abord découper le corpus, trouver les unités minimales, comme condition préalable à toute analyse. Il a fallu attendre les développements de la grammaire générative et surtout apprécier les conséquences de la notion de

6. Par rapport à l'éclatement de la « première sémiologie » d'inspiration saussurienne, les travaux de Julia Kristeva sont extrêmement pertinents. Voir par exemple « Le texte et sa science » et « La sémiotique, science critique et/ou critique de la science », dans *Σημειωτική* (Paris, Seuil, 1969). À ce propos, cependant, sa démarche me semble infiltrée par des hypothèses purement « philosophiques » que je ne trouve pas nécessaires et qui font que les procès de sens qui « résistent » au modèle du signe deviennent la trace d'une sorte de « lieu » originare, « en deçà » du sens. À mon avis, ce n'est pas nécessaire de postuler « une autre scène qu'est la production de sens antérieure au sens » (Kristeva) dans la mesure où il n'y a pas, pour ainsi dire, de « scène postérieure », cette dernière étant une illusion (historiquement indispensable) de la linguistique saussurienne. Autrement dit : une telle postulation me semble justement prendre trop au sérieux le modèle du signe saussurien. Je pense par contre que l'analyse du plus élémentaire phénomène de sens (tout au moins à l'intérieur de la matière signifiante linguistique) nous oblige à dépasser d'une manière ou d'une autre les principes représentationnels qui soutiennent ce modèle.

structure profonde, pour mettre en lumière la stérilité de l'hypothèse du parallélisme⁷.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de « condamner » l'héritage saussurien : c'est lui qui a rendu possible la première pratique scientifique sur le langage. Il faut en tout cas tenir compte du fait que cet héritage est en train d'éclater, et du dedans. Je vais donner un seul exemple. Ce n'est pas par hasard que la notion de *présupposition*, dont la problématique contemporaine remonte à Frege, a été reprise dans le contexte de la linguistique postchomskyenne. Or, même définie sous une forme qui relève de la tradition saussurienne, comme c'est le cas chez Ducrot, il est clair que cette notion met radicalement en question les habitudes de la première sémiologie. En effet (et j'emploie des termes pour ainsi dire saussuriens), les contenus présupposés ne sont plus de l'ordre de la dénotation, mais en même temps ils ne peuvent pas non plus être conçus comme se constituant « au-dessus » de cette dernière : le modèle des « couches » est entièrement inadéquat. Bien que les contenus présupposés semblent participer de certaines caractéristiques propres aux phénomènes dits de « connotation », ils font partie de la signification *littérale* des phrases⁸.

* * *

Je voudrais formuler maintenant quelques règles stratégiques, dont les fondements théoriques ont été discutés plus en détail ailleurs⁹. Elles concernent les phénomènes du discours linguistique proprement dit (je ne dirai rien dans cet article des matières signifiantes non linguistiques, champ où se posent des problèmes beaucoup plus complexes¹⁰).

a) Il s'agit d'étudier le travail productif du sujet énonciateur sur la matière signifiante linguistique. Les rapports du sujet énonciateur à son discours peuvent être décrits comme un système d'opérations (encore fort mal connu) exprimant la logique naturelle immanente au langage.

b) La production de sens est à part entière *discursive* : il faut donc mettre en question la limite phrase/discours comme étant non pertinente au niveau des opérations sous-jacentes. Ces dernières ne sont pas nécessairement associées à des tranches fixes sur le plan de la matière signifiante (qu'il s'agisse de la « phrase » ou d'une autre unité).

c) Il n'est pas question de réduire l'univers d'opérations productrices de sens à la dichotomie dénotation/connotation : il y a *plusieurs* opérations

7. Prise en elle-même, l'on pourrait peut-être dire que la distinction chomskyenne structure profonde/structure de surface est encore euclidienne bien que déjà tridimensionnelle. En tout cas, les conséquences qui ont découlé de la « deuxième fondation », surtout dans le sens d'une linguistique opératoire déjà entrevue par ladite « sémantique générative », me semblent mener vers une conception libérée de cet imaginaire géométrisé. Par contre, Pêcheux par exemple (*Analyse automatique du discours*, Paris, Dunod, 1969, p. 32-33) reprend la distinction chomskyenne et l'interprète de nouveau par le moyen d'une métaphore de nature géométrique : je vois là la réapparition de la figuration saussurienne à l'intérieur d'une démarche qui se veut transformationnaliste.

8. Voir Oswald Ducrot, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972.

9. Voir mon article « Linguistique et sociologie : vers une logique naturelle des mondes sociaux », *Communications*, n° 20, 1973.

10. Voir à ce propos « Vers une sémiologie des opérations trans-linguistiques », *Versus. Quaderni di studi semiotici* (Milan), 4, 1973.

différentes derrière la notion de dénotation, et cela est encore plus vrai du concept de connotation. Les rapports possibles entre les opérations, qu'ils soient de hiérarchie, dépendance, réversibilité, etc., ne pourront être établis qu'après une description détaillée des opérations elles-mêmes, travail analytique qui est à peine commencé. En tout cas rien n'indique (c'est plutôt le contraire) que l'idée de penser ces rapports entre des opérations (qui sont à leur tour des méta-opérations) sous la forme de « couches » de sens, ait une utilité quelconque.

d) La limite syntaxe/sémantique ayant été, elle aussi, mise en question par les développements récents de l'analyse linguistique¹¹, il ne faut pas imaginer que l'étude des phénomènes discursifs présuppose les modèles canoniques d'une syntaxe de l'énoncé¹². En ce qui concerne les différentes lectures possibles des discours (parmi lesquelles se trouve la lecture idéologique, dont il sera question dans les sections suivantes de cet article) ce critère ouvre à la recherche l'ensemble des opérations discursives.

Bien entendu, ces règles stratégiques brouillent les frontières entre l'analyse linguistique et l'analyse du discours, telles qu'elles ont été tracées par la première sémiologie. Il n'y a rien d'inquiétant, à mon avis, dans cette mise en désordre des habitudes acquises. En fait, ce qui est ici en jeu ce sont des principes de la division du travail au niveau de la production sociale de la connaissance: en d'autres mots, des normes *idéologiques*.

LE TRAVAIL DE L'IDÉOLOGIQUE

Il n'est peut-être pas inutile d'ordonner, tout au moins d'une façon sommaire, les problèmes qui entourent la question du rôle théorique de la notion d'*idéologie*. Ces problèmes peuvent être groupés, me semble-t-il, autour de deux grandes questions: d'une part, celle de la *nature* de ce qu'on peut appeler une idéologie; d'autre part, celle de l'*articulation* de l'idéologie (ou des idéologies) avec les autres aspects d'une formation sociale, en particulier avec le mode de production dans le sens strict du terme. Ainsi présentées, bien entendu, ce ne sont pas des questions à répondre: il faut auparavant les décomposer à leur tour dans une multitude de questions plus spécifiques. Je pense en tout cas que la question de l'articulation de l'idéologique a une certaine priorité: c'est le problème des articulations de l'idéologique avec les autres niveaux d'analyse d'une formation sociale qui nous imposera une solution déterminée à la question de sa nature. Essayons toutefois d'inventorier les aspects les plus importants de chacune de ces questions.

En ce qui concerne la première, il est plus facile à l'heure actuelle de faire une sorte de bilan négatif du savoir acquis. Autrement dit, il est plus facile de se mettre d'accord sur ce que l'idéologie *n'est pas*. Ce bilan me semble cepen-

11. Voir «Linguistique et sociologie: vers une logique naturelle des mondes sociaux», *Communications*, n° 20, 1973, p. 251-257.

12. Sur une discussion à propos de ce problème voir Sophie Fisher et Eliseo Veron, «Baranne est une crème», *Communications*, n° 20, 1973.

dant utile, dans la mesure où il exprime un ensemble de conditions auxquelles une théorie de l'idéologie devra, le moment venu, satisfaire.

a) La notion d'idéologie présuppose la visée unitaire d'un ensemble de phénomènes extrêmement hétérogènes; elle se réfère à des processus qui *traversent* les différents niveaux d'une formation sociale. La notion d'idéologie (même dans des expressions telles que «système idéologique») ne concerne donc pas un «objet»; l'idéologique concerne plutôt *une dimension d'analyse de tout phénomène social*. «L'idéologie est partout»: il y a là une intuition très juste, bien qu'elle n'ait pas encore trouvé sa formulation théorique adéquate. Des comportements, des textes, même des espaces socialement organisés: des phénomènes appartenant à tous ces «lieux» du social empirique peuvent être soumis à une analyse idéologique, à une «lecture» dont la théorie de l'idéologie peut déterminer la pertinence. Cette ampleur du champ d'application du concept, dont la nécessité est généralement reconnue, résulte dans une ambiguïté caractéristique des termes «idéologie» et «idéologique». Il serait difficile de trouver un auteur où la désignation de ces termes soit constante: on est fatalement conduit à modifier leur dénotation pour embrasser des phénomènes dont l'échelle est extrêmement variable. Il faut, bien entendu, tenir compte de cette oscillation sémantique et *non pas la dissoudre*, dans la mesure où elle exprime un problème crucial qui doit être résolu au niveau de la théorie. En reformulant cet aspect sous une forme qui nous rapproche déjà de la sémiologie, nous dirons que l'idéologique possède une multiplicité de «modes d'existence» sociale, autrement dit, *qu'il peut se manifester à l'intérieur de n'importe quelle matière signifiante*.

b) L'idéologie n'est rien de subjectif. Il semble bien qu'un accord assez large peut être obtenu à ce propos à l'heure actuelle, et bien des développements récents ont contribué à expulser du champ des discussions théoriques les différentes variations du psychologisme. Entendons-nous: une théorie de l'idéologie doit expliquer les manifestations de l'idéologique au niveau de la conscience subjective des acteurs sociaux, elle doit rendre compte de la façon dans laquelle le sujet est déterminé par l'idéologie. Mais elle ne peut pas faire appel à la conscience sur le plan explicatif. Cette expulsion du psychologisme affecte également toutes les notions contaminées par ce dernier, comme celles d'«aliénation», de «fausse conscience», de «distorsion», etc. Ajoutons seulement qu'une expulsion corrélatrice doit être effectuée du côté sémiologique, pour rendre possible le rapprochement entre la théorie de l'idéologie et la théorie du sens. Il existe précisément une parenté *idéologique* très étroite entre le psychologisme dans l'approche aux phénomènes idéologiques et l'instrumentalisme dans la linguistique et la sémiologie: d'après ce dernier, par exemple, on suppose que le langage «sert à communiquer¹³».

c) Un système idéologique est un système de règles d'évaluation, de valeurs? un réseau de catégories cognitives? Ce genre de questions est important, car nous sommes encore à une étape où les problèmes de ce type sont abordés d'une manière très confuse. Il est pour dire le moins surprenant de

13. On a clairement montré qu'une certaine «linguistique de la communication» est à la base de la tradition saussurienne. Voir O. Ducrot, «Le structuralisme en linguistique», dans *Qu'est-ce que le structuralisme?*, Paris, Seuil, 1968.

retrouver chez un théoricien comme Althusser, attaché à l'élaboration d'une théorie générale de l'idéologie, une liste qui ne fait que reproduire (en les mettant dans le même sac) presque toutes les alternatives possibles de conceptualisation. Nous lisons, en effet, qu'«une idéologie est un système [...] de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas)¹⁴». L'évolution récente des sciences du langage d'abord (et de la sémiologie plus tard) autorise déjà tout au moins un premier dépassement : cette évolution nous a conduit de la notion de représentation à celle de communication. Il faut maintenant dépasser à son tour cette dernière : je dirais que la conjonction de la sémiologie avec une théorie des idéologies renferme, entre autres choses, la possibilité de dissoudre la notion de communication par le moyen de celle d'*opération*. En tout cas, nous ne pouvons continuer à employer d'une manière «innocente» des concepts tels que «représentation» ou «idée» si lourdement chargés d'une tradition philosophique incompatible avec la problématique actuelle sur l'idéologie.

d) Une idéologie n'est pas faite de représentations (ni d'idées, concepts, etc.) pour la bonne raison que la notion d'idéologie *ne désigne pas un ensemble fini de messages* (quelle que soit leur nature, du point de vue de la matière signifiante). Si une idéologie était un système de représentations (ou d'idées, concepts, etc.) il devrait être possible de le formuler sous la forme d'un ensemble fini de propositions linguistiques exprimant le contenu de ces représentations (ou de ces idées, concepts, etc.). Or, il suffit de réfléchir un peu pour parvenir à la conclusion qu'une telle formulation est impossible : l'ensemble de messages identifiables comme appartenant à un système idéologique donné, comme l'ensemble de phrases que l'on peut produire dans une langue donnée, est infini. Une idéologie n'est pas un ensemble d'éléments (représentations, concepts, idées...) qui ont été produits dans la société ; elle est *un ensemble de règles de production*. Il y a quelque temps, j'avais proposé à peu près le même critère en disant qu'une idéologie n'est pas un ensemble de messages, mais un système (fini) de règles sémantiques pour produire un nombre infini de messages¹⁵. Autrement dit, la notion d'idéologie désigne une *compétence sociale* et non pas un «paquet» de performances¹⁶.

e) C'est pour cette raison que l'idéologie n'est pas de l'ordre du «contenu». Ce qui ne veut pas dire qu'un système idéologique ne puisse pas se manifester partiellement *aussi* sur le plan du contenu : c'est le cas du discours politique. Mais ailleurs et en général, quand on étudie l'idéologique on a affaire à des règles d'investissement d'une matière signifiante donnée et non pas au «contenu» des messages, car les règles de production de sens d'un système idéologique *peuvent investir n'importe quel* «contenu¹⁷». Il faut remarquer toutefois que cette façon de parler est encore très maladroit du point de vue théorique : par le terme «contenu» (mis entre guillemets) je fais allu-

14. L. Althusser, *Pour Marx*, p. 238.

15. «Ideología y comunicacion de masas: la semantizacion de la violencia politica», dans E. Veron, édité., *Lenguaje y comunicacion social*, Buenos Aires, Ediciones Nueva Vision, 1969.

16. Voir mon article «Condiciones de produccion, modelos generativos y manifestacion ideologica», dans E. Veron, édité., *el Proceso ideologico*, Buenos Aires, Editorial Tiempo Contemporaneo, 1972.

17. On voit bien que cette hypothèse est très différente de celle que l'on pourrait faire valoir dans une sémiologie d'inspiration hjelmsléviennne.

sion à la notion traditionnelle concernant ce dont on parle, le « thème » du discours. En fait, le concept de règles de production du textuel dépasse la distinction elle-même entre « forme » et « contenu », dépassement dont la dissolution actuelle de la limite syntaxe/sémantique en linguistique est un indice important¹⁸.

f) L'idéologique ne concerne pas, à proprement parler, des propriétés d'un texte ou d'un ensemble de textes, considéré isolément¹⁹. La possibilité de se pencher sur du textuel pour y retrouver, moyennant certaines procédures de manipulation, « l'idéologique » n'est qu'une fiction associée à l'illusion « immanentiste » de la première sémiologie. On n'analyse jamais un texte : on en analyse toujours au moins deux, qu'il s'agisse d'un deuxième texte choisi explicitement pour la comparaison ou bien d'un texte implicite, virtuel, introduit par l'analyste, souvent sans le savoir. Quand on travaille sur du textuel, tout ce qu'on peut faire c'est *comparer* des textes. Autrement dit : un texte n'a pas des propriétés intrinsèques, des propriétés « à lui » : ce qui constitue un texte comme phénomène discursif ce sont ses différences par rapport à d'autres textes. Bien entendu, les *principes* de la comparaison (les critères du choix des textes) concernent toujours des éléments extra-textuels, et c'est ainsi qu'on peut déterminer la pertinence d'une lecture idéologique. Cette dernière n'étant pas la seule lecture possible d'un ensemble textuel, ces principes doivent être explicités. Si l'idéologie n'est pas une propriété intrinsèque du textuel, elle ne peut être que le nom d'un système de rapports entre le textuel et l'extra-textuel.

Essayons maintenant d'explicitier les éléments positifs présupposés dans ce bilan négatif. La notion d'idéologie concerne des systèmes d'opérations d'investissement du sens dans les matières signifiantes. Or, nous avons d'un côté le comportement, qui est une matière signifiante. La nature *sociale* des comportements ne doit pas être prise comme quelque chose de primitif ou originaire ; elle ne peut pas non plus être présupposée, traitée comme allant de soi : au contraire de la démarche classique dans la sociologie d'inspiration wébérienne, il faut rendre compte du processus par lequel les comportements des individus-en-société deviennent des comportements sociaux. Il faut expliquer, autrement dit, la production-reproduction des comportements en tant que *pratiques* articulées dans l'ensemble d'un mode de production donné. La théorie de l'idéologique est, à ce niveau, celle qui donne raison de notre droit de parler de *pratiques sociales*, et le travail productif de l'idéologie n'est rien d'autre que *le processus par lequel les comportements sont produits comme des pratiques*. Cette production consiste dans l'investissement idéologique de sens dans la matière signifiante du comportement. L'on sait que cet investissement n'est jamais unidimensionnel : tout comportement « fait partie de », « est inséré dans » une *pluralité* de pratiques en même temps. Par conséquent,

18. Voici un aspect, soit dit en passant, par rapport auquel Lévi-Strauss a devancé de loin beaucoup de ses critiques postérieurs. Son idée d'une « logique du sensible » et l'antiformalisme qu'il a toujours manifesté me semblent contenir une position plus juste sur la nature des opérations de production de sens, que beaucoup de démarches plus récentes inspirées soit des formalistes russes soit de la linguistique de Hjelmslev.

19. Dans le contexte de cette discussion, j'utilise « texte » et « discours » comme des expressions équivalentes, bien qu'il soit sans doute utile, voire nécessaire, de les distinguer à un certain moment de l'élaboration théorique.

à ce niveau d'analyse la question de l'articulation des pratiques renferme la question de comprendre le réseau signifiant qui traverse les comportements individuels, d'expliquer comment cela se fait qu'un comportement est à la fois économique, politique, sexuel, etc. L'on voit bien que nous sommes déjà au cœur même de notre deuxième question initiale, celle de l'articulation de l'idéologique avec l'ensemble des aspects d'une formation sociale déterminée. Il faudrait ajouter qu'à ce niveau d'analyse où il s'agit de la production des comportements comme pratiques sociales, l'idéologique n'a rien de «super-structural»: la notion d'idéologie désigne ici *l'ensemble des hypothèses sur la production sociale de sens dont nous avons besoin pour définir ce qu'est un mode de production.*

Nous avons, d'un autre côté, d'autres matières (son, images, objets) qui deviennent signifiantes à l'intérieur de discours sociaux extrêmement divers. Ici aussi, la notion d'idéologie concerne des systèmes d'investissement de sens. Ces systèmes d'opérations définissent des processus de production discursive de la signification, dont les discours sociaux sont les produits. Ces produits discursifs constituent des ensembles infinis de «messages». L'idéologique n'étant pas une propriété immanente aux discours mais un rapport entre discursif et extra-discursif, la pertinence d'une analyse idéologique de n'importe quel ensemble discursif ne peut pas être définie en dehors du lien entre les produits (les discours) et leurs conditions de production. C'est ce lien qui nous permet de repérer le processus de production du discursif qui concerne une théorie de l'idéologique.

Si l'idéologique est caractérisé comme un rapport entre l'investissement de sens dans des matières signifiantes et les conditions de cet investissement (rapport qui ne peut être exprimé que sous la forme d'une description des opérations d'investissement elles-mêmes), le problème se pose de savoir quelle est la nature de ces conditions de production et comment nous pouvons en rendre compte au niveau théorique : l'on voit bien pourquoi la question de la nature de l'idéologique devient celle de son articulation avec les autres niveaux d'analyse d'une formation sociale donnée. Le problème de la nature de l'idéologique n'est pas séparable de celui de son engendrement à l'intérieur d'un mode de production déterminé. Je voudrais maintenant ajouter quelques remarques sur cette question concernant l'articulation de l'idéologique. Il me sera permis d'évoquer très rapidement, parmi les discussions récentes, une perspective qui me semble fournir l'exemple d'une manière assez courante de poser une telle question: celle d'Althusser. Bien entendu, il n'est pas possible ici de soumettre ce point de vue à l'analyse détaillée qu'il mérite. En tout cas, je ne vois pas de mal à le prendre plutôt comme un prétexte pour esquisser, par différence, ma propre perspective.

La démarche d'Althusser²⁰ est fondée, me semble-t-il, sur deux hypothèses principales: a) il faut placer la théorie de l'idéologie dans le contexte de la théorie de la *reproduction* du mode de production capitaliste; b) à l'intérieur de la théorie de la reproduction, il faut réserver à la notion d'idéologie le rôle d'expliquer la reproduction des *rapports de production*. Althusser reprend la

20. L. Althusser, «Idéologie et appareils idéologiques d'État. Notes pour une recherche», *la Pensée*, n° 151, juin 1970.

distinction marxiste infrastructure/superstructure d'un côté, et la théorie marxiste de l'État, d'un autre côté, pour arriver à deux conclusions: 1) que la distinction infrastructure/superstructure ne peut pas être comprise que du point de vue de la reproduction; 2) que le mécanisme de l'État capitaliste s'exprime sous deux aspects qui concernent d'une part, l'appareil répressif (qui fonctionne essentiellement «à la violence») et d'autre part, les appareils idéologiques (qui fonctionnent «à l'idéologie»), le rôle de ces derniers étant, en substance, d'assurer la reproduction des rapports de production.

Dans tout cela, il faut bien le dire, rien de particulièrement nouveau: l'idéologique est un aspect de la domination exercée par l'État capitaliste. Cette perspective repose donc sur un double présupposé: celui de *l'unité globale* du sens socialement produit, et celui de la nature *nécessairement fonctionnelle* d'une telle unité de sens. Althusser dit: «Si les AIE «fonctionnent» de façon massivement prévalente à l'idéologie, ce qui unifie leur diversité, c'est ce fonctionnement même, dans la mesure où l'idéologie à laquelle ils fonctionnent est toujours en fait unifiée, malgré sa diversité et ses contradictions, sous l'idéologie dominante, qui est celle de la «classe dominante²¹». Et encore: «Tous les appareils idéologiques d'État, quels qu'ils soient, concourent tous au même résultat: la reproduction des rapports de production c'est-à-dire des rapports d'exploitation capitaliste²².» L'approche althussérienne contient donc une conception à la fois fonctionnaliste, simple et extérieure du rapport entre l'idéologie et ses conditions de production. Fonctionnaliste, car dans cette perspective la société produit, toujours et partout, l'idéologie dont la classe dominante «a besoin»: donc, harmonie nécessaire de nature finaliste. Simple, car ainsi conçu, le lien de l'idéologie à ses conditions de production achève l'unité signifiante du système «malgré sa diversité et ses contradictions». Le rapport idéologie/État capitaliste est linéaire, *transparent*. Extérieure, car le discours althussérien ne parle que de la *reproduction*: le mode de production capitaliste est là, et sa constitution en tant que tel n'a rien à voir avec l'idéologique; ce dernier «contribue» à assurer sa permanence en le reproduisant.

Il faut par contre, à mon avis, essayer d'articuler l'idéologique avec *l'ensemble* du mode de production capitaliste, et pas seulement avec les aspects reproductifs. Cela me semble être — à charge de justifier ailleurs une telle affirmation — la vérité essentielle (en ce qui concerne une théorie de l'idéologie) contenue dans *le Capital* et plus clairement peut-être dans les *Grundrisse*: loin d'être un instrument dans les mains de la classe dominante pour la reproduction du système, l'idéologie est au cœur même du processus de *production* capitaliste. Un pareil effort d'articulation *globale* doit avoir un certain nombre de conséquences. D'abord, il doit permettre d'éliminer définitivement de la pensée marxiste la composante fonctionnaliste: au fond, l'approche althussérienne, à ce niveau, n'est pas tellement différente de celle de Talcott Parsons, par exemple, à propos des normes et des valeurs. Si la description du mécanisme essentiel du mode de production capitaliste, à savoir l'extraction de plus-value, ne peut pas être faite sans présupposer un processus

21. L. Althusser, «Idéologie et appareils idéologiques d'État. Notes pour une recherche», *la Pensée*, n° 151, juin 1970, p. 14-15.

22. *Ibid.*, p. 19.

de production de sens, il en découle tout simplement que la théorie de l'idéologique fait partie d'une théorie complète du mode de production capitaliste lui-même. L'idéologie ne «sert» à rien, même pas à la classe dominante: elle est une dimension constitutive du mode de production en tant que tel²³. Deuxièmement, cet effort d'articulation globale de l'idéologique doit aussi nous permettre de ne pas présupposer l'unité ou la cohérence du sens au niveau de sa production sociale. En effet, cette hypothèse sur l'unité nécessaire du social au niveau du sens, découlant du *fait* de la domination d'une classe doit, elle aussi, être mise radicalement en question. L'unification sociale du sens ne doit pas être prise comme quelque chose qui va de soi, (comme c'est le cas dans l'expression, trop répandue, selon laquelle l'idéologie dominante est l'idéologie de la classe dominante) mais au contraire, posée comme *problématique*, et soumise, pour chaque formation sociale, à la recherche empirique. Si nous arrivons à articuler l'idéologique avec le processus de la *production* capitaliste, nous ne pourrions pas oublier que ce dernier *est constitué par une contradiction*. Or, même si l'on peut décrire certains produits idéologiques engendrés par la classe dominante comme achevant une certaine unité de sens, cette unité est toujours fragmentaire, partielle, instable; elle est travaillée toujours du dedans par une contradiction. Troisièmement, cette notion de contradiction nous parle déjà de la lutte de classes, le concept de cette dernière étant indispensable pour caractériser la mécanique essentielle du mode de production capitaliste. Contradiction, plus-value, lutte de classes: trois concepts qui ne jouent aucun rôle, et ce n'est pas par hasard, dans la démarche althussérienne sur les appareils idéologiques d'État.

Ce qui est malgré tout remarquable dans le texte d'Althusser c'est le fait que, dans les toutes dernières pages (et sous la forme d'un post-scriptum écrit un an plus tard), les vrais problèmes concernant l'articulation de l'idéologique apparaissent, clairement signalés. Il est dit: «Les AIE *contribuent*, comme élément de ce procès [le procès d'ensemble de la réalisation de la reproduction des rapports de production]. Mais le point de vue de leur simple contribution reste abstrait.» «*C'est seulement au sein même des procès de production et de circulation que cette reproduction est réalisée*²⁴.» Et encore: «L'État et ses appareils n'ont de sens que du point de vue de la lutte de classes [...] Mais il n'y a pas de lutte de classes sans classes antagonistes [...] C'est pourquoi les AIE ne sont pas la réalisation de *l'idéologie en général* ni même la réalisation sans conflits de l'idéologie de la classe dominante²⁵.» Dans le travail auquel ces indications servent de postface (comme d'ailleurs dans le reste des écrits d'Althusser) il n'y a pas d'indications sur la manière de tenir compte de ces aspects. Et, bien évidemment, ce ne sont pas des «corrections» ou des «remarques complémentaires» à introduire: il s'agit d'aspects décisifs du problème. Nous sommes donc en droit de penser que, à l'intérieur de la démarche althussérienne, il est impossible de les poser correctement.

Ajoutons seulement une remarque sur une conséquence plus concrète de la perspective althussérienne, au niveau de la recherche empirique. Dans la

23. L'on pourrait dire aussi, à un niveau plus particularisé: le rapport au langage n'est jamais transparent, même pas pour la classe dominante.

24. L. Althusser, «Idéologie et appareils idéologiques d'État. Notes pour une recherche», *la Pensée*, n° 151, juin 1970, p. 36. C'est moi qui souligne le début de la citation.

25. *Ibid.*, p. 37-38.

mesure où le lien entre une classe et les significations qu'elle produit est conçu comme un rapport de transparence, linéaire, fonctionnel, il serait inutile de faire de la recherche sur les idéologies (compte tenu du fait que, même dans l'hypothèse que l'on soit disposé à reconnaître des évidences contraires à cette simplicité, l'approche dont il est question ne nous offrirait aucun instrument conceptuel pour les expliquer). Dans une pareille démarche, il ne nous reste que la très discutée notion d'*intérêt* (héritée d'un psychologisme hédoniste-utilitariste) pour renforcer cette conception de la transparence du sens pour la classe qui le produit. Mais en même temps, comment déterminer l'intérêt d'une classe (en supposant que nous voulions aller au-delà de l'hypothèse *a priori* d'une harmonie nécessaire) sans passer par l'analyse des significations? Malgré les réserves qui sont faites dans la postface, Althusser nous propose une théorie de l'idéologie *en général*. Or, de ce point de vue ou bien l'on sait déjà ce que l'on pourrait trouver dans un cas particulier (ce qui rendrait inutile l'effort de recherche) ou bien, dans l'hypothèse d'un résultat intéressant sur le rapport classe/idéologie, au niveau de la recherche empirique, nous serions tout à fait incapables d'en donner des explications qui ne soient pas *ad hoc*. Nous sommes ainsi obligés de choisir entre la trivialité et les exceptions²⁶.

Dans ce qui suit, je vais me placer à un endroit précis (et donc partiel) de l'univers de la production idéologique: celui qui concerne les opérations discursives d'investissement de sens dans la matière signifiante linguistique. Mes exemples ne sauraient donc pas «illustrer» une discussion aussi générale que celle que je viens d'esquisser. Il s'agit plutôt de suggérer certaines des conséquences de mon point de vue sur le plan de la recherche, et par rapport à un secteur très spécifique du travail social de l'idéologie: le discours de la presse hebdomadaire.

LE DOUBLE DISCOURS DE LA CLASSE DOMINANTE²⁷

Dans la plupart des pays capitalistes industriels (développés ou en voie de développement), il existe un clivage de classe typique au niveau de la consommation de la presse écrite: une presse «populaire» et une presse que, faute de meilleur mot, l'on peut appeler «bourgeoise». Cette circulation différentielle par classe revêt des formes diverses selon les «genres» de la presse écrite. Elle est particulièrement marquée dans le cas des quotidiens: les journaux «sérieux» d'un côté, et ceux que les lecteurs de ces derniers considèrent d'habitude comme faisant partie de la «presse à sensation», d'un autre côté. Elle est très claire aussi à l'intérieur de la presse hebdomadaire dite «d'actualité». En ce qui concerne d'autres «genres» de la presse écrite, la circulation sélective par classe apparaît plus ou moins nettement selon les pays (comme c'est le cas par

26. Je voudrais être juste, même si l'espace dont je dispose le rend bien difficile. Il y a un certain nombre de problèmes décisifs pour une théorie de l'idéologie par rapport auxquels le texte d'Althusser contient des remarques extrêmement importantes: la question du rapport de l'individu à l'idéologie; celle de la matérialité de l'idéologie; l'inversion du lien pratique/idées dans l'idéologie (l'allusion au paradoxe pascalien), etc. Autant de problèmes qui ne sont pas très fréquemment posés dans un certain discours marxiste sclérosé.

27. Bien entendu, l'existence d'une classe dominante ne fait pas de doute. Ce qui est en discussion, c'est la manière de penser les conséquences de cette domination sur le plan de la production sociale du *sens*.

exemple des hebdomadaires de sports) ou bien il peut s'agir de « genres » qui, par la nature même des univers sémantiques où ils se placent, sont consommés à un niveau de classe relativement homogène et n'ont pas d'équivalents exacts à d'autres niveaux (les revues consacrées aux « romans illustrés » pour la presse populaire; les magazines de mode pour la presse bourgeoise, etc.). Dans une formation sociale donnée, la consommation différentielle par classe produit en fait des « univers de lecture » très fermés. Cela est vrai surtout de la presse quotidienne et de la presse hebdomadaire d'actualité (dont la fonction prédominante est celle que l'idéologie sociale appelle l'« information »). Je veux dire par là que la distribution sélective de la lecture montre une cohérence très forte: statistiquement parlant, si l'on connaît quel est le quotidien consommé d'habitude par un individu, on peut prédire quel est le type d'hebdomadaire qu'il lit.

La recherche dont il sera question ici a son point de départ dans ce fait de la consommation différentielle par classe, d'ailleurs bien connu depuis longtemps. Elle entend se placer à la fois par rapport à l'analyse des idéologies et à la démarche sémiologique, dans les termes qui ont été discutés dans les sections précédentes. Des détails plus complets ont été donnés ailleurs sur le cadre général de cette recherche et sur les critères méthodologiques concernant les conditions de production des textes²⁸.

La relation entre les *mass media* et la structure de classes est prise ici d'abord sur un plan « objectif »: il y a homogénéité dans l'appartenance de classe au niveau de la *production* des media (c'est-à-dire que tous les *mass media* de la presse de grande circulation sont produits, dans les pays capitalistes, par des entreprises contrôlées par des secteurs de la classe dominante) et hétérogénéité au niveau de la *consommation*. Parfois c'est la même entreprise (comme c'est le cas de la Maison Abril au Brésil et en Argentine, par exemple) qui produit des variantes des deux types de discours. Si on se refuse à poser *a priori* l'unité fonctionnelle de l'univers idéologique dans les formations sociales capitalistes, il revêt précisément un certain intérêt d'étudier ce « double discours » tenu par la classe dominante: elle parle des événements sociaux composant l'« actualité » de deux manières différentes, selon la classe à laquelle elle s'adresse.

À l'intérieur de la presse écrite, nous travaillons sur les hebdomadaires dits d'actualité ou d'information, dont l'analyse à cette étape de la recherche nous semble poser moins de problèmes que celle des quotidiens²⁹. D'autre part, il ne faudra pas oublier qu'il s'agit de textes extraits d'hebdomadaires publiés dans une formation sociale déterminée (l'Argentine) et dans une période historique déterminée (les années soixante). En effet, c'est dans cette période qu'un certain discours hebdomadaire bourgeois est apparu (celui qui correspond, sur le plan international, aux modèles de *Time*, *Newsweek* ou *l'Express*), avec des traits spécifiques qui le distinguent de ses antécédents étrangers. Cette période est marquée en même temps, en Amérique latine en général et en Argentine en particulier, par l'échec des projets politiques « développementalistes » et par le passage, sur le plan de la domination

28. Voir mon article « Idéologie et communications de masse: sur la constitution du discours bourgeois dans la presse hebdomadaire », dans *Actes du Colloque international de Royumont*, 1972.

29. *Ibid.*

impérialiste, à la stratégie dite du développement restreint et de l'internationalisation du marché intérieur. L'on voit bien donc que, tandis que le phénomène de la consommation différentielle par classe nous permet de fonder à la fois la différence systématique entre les textes que nous allons comparer et la pertinence d'une lecture idéologique, la conceptualisation des conditions de production des textes spécifie ces derniers comme étant *historiquement déterminés*.

La comparabilité des textes résulte de l'application de deux critères: *a)* il s'agit de textes extraits d'un même «genre» (les «hebdomadaires d'information») à l'intérieur de la presse écrite; *b)* il s'agit de textes qui parlent «de la même chose» (des mêmes événements sociaux). Ce dernier critère (que j'ai appelé ailleurs le principe de l'invariant référentiel³⁰) mérite peut-être une remarque. Si nous arrivons à décrire des différences systématiques entre les textes des hebdomadaires populaires et ceux des hebdomadaires bourgeois, ces différences ne pourront pas être attribuées à des variations sur le plan du référent, puisqu'il s'agit de textes qui parlent des mêmes événements: voici la principale fonction du principe méthodologique de l'invariant référentiel. Naturellement, ces «événements» qui sont «les mêmes» restent pour nous une sorte d'inconnu, de place vide: nous n'avons pas accès à ces événements qu'à travers les discours qui en parlent.

Nous avons constitué un certain nombre de corpus avec des textes concernant la sémantisation de faits de violence sociale (politique ou autre). La plupart des exemples qui seront donnés par la suite appartiennent à un corpus dont les textes se réfèrent à un fait divers de nature «policrière». Dans ce cas comme dans tous les autres, nous comparons systématiquement les différences entre les deux types de discours, trouvés dans le corpus, avec un échantillon de textes d'hebdomadaires populaires et bourgeois qui correspond à la période considérée³¹. Nos remarques concernent donc des opérations discursives repérées d'abord dans un corpus et confirmées ensuite par l'analyse de l'échantillon. Cette procédure nous permet de contrôler la généralité de certains mécanismes au-delà des textes spécifiques choisis.

Ma seule prétention est d'illustrer le dédoublement du discours de la classe dominante dans le cas particulier de la presse hebdomadaire, par le moyens d'exemples qui, dans les limites que je me suis imposé dans cet article, ne peuvent être que fragmentaires.

SUR LA CONSTITUTION DISCURSIVE DES «TEMPS SOCIAUX»

A. LE CADRAGE DU DISCOURS: ARTICULATION VS MANQUE D'ARTICULATION

J'avais déjà constaté³² une différence systématique entre les hebdomadaires bourgeois et les hebdomadaires populaires: les premiers possèdent

30. «Idéologie et communications de masse: sur la constitution du discours bourgeois dans la presse hebdomadaire» dans *Actes du Colloque international de Royaumont*, 1972.

31. 1960-1970. Notre analyse concerne ici les hebdomadaires d'Argentine, bien que, très probablement, la description de certaines opérations sémantiques (et même certaines de nos conclusions) soient aussi valables pour la presse hebdomadaire des autres pays.

32. Voir «Idéologie et communications de masse: sur la constitution du discours bourgeois dans la presse hebdomadaire», dans *Actes du Colloque international de Royaumont*, 1972.

toujours une *structure interne fixe* (sections et sous-sections) qui se répète chaque semaine, tandis que dans la plupart des cas, les derniers n'en ont pas. Je voudrais maintenant essayer d'aller un peu plus loin dans l'analyse de cette différence et de ces rapports avec d'autres différences entre les deux types d'hebdomadaires.

La classification qui sous-tend la structure interne des hebdomadaires bourgeois est relativement stable. Elle l'est, d'une part, au niveau international et pour les sections. En effet, si l'on compare *l'Express* avec *Newsweek* ou *Time* (et aussi avec bon nombre d'hebdomadaires d'actualité en Amérique latine) l'on retrouve à peu près les mêmes grandes articulations. Le groupement constitué par: 1) les nouvelles locales («U. S.» ou «National Affairs» pour les hebdomadaires des États-Unis; «France» pour *l'Express*; «La nation», «Le pays» pour d'autres, etc.); 2) les nouvelles internationales («L'étranger», «Le monde», etc.); 3) des nouvelles réunies, dans la plupart des cas, sous la rubrique «Vie moderne»; 4) les arts et spectacles semblent se répéter partout. D'autre part, le système de sections est aussi relativement stable pour un même hebdomadaire: les grandes sections du *Time*, par exemple, sont à peu près les mêmes à cinq ans de distance. Il y a des modifications périodiques plus fréquentes au niveau des sous-sections, qui ne se répètent jamais exactement, ni d'un hebdomadaire à un autre, ni d'un numéro à un autre du même hebdomadaire. Le répertoire des *sections* est donc plutôt fermé et stable, tandis que celui des sous-sections est beaucoup plus ouvert: il y a des sous-sections qui n'apparaissent que de temps en temps, et il y en a même qui n'apparaissent qu'une seule fois. Nous reviendrons sur cette «élasticité» du système de sous-sections. Il y a aussi des variations périodiques dans l'ordre des *sections*: la section concernant «L'étranger» peut être transférée de sa place plus «classique», immédiatement après la section sur «Le pays», vers la fin du numéro. La section des «Affaires» («Business») semble, elle aussi, changer de place plus souvent que d'autres sections. En tout cas, ce qui est décisif, c'est l'*existence* d'une articulation interne dans les hebdomadaires bourgeois, et son absence dans les hebdomadaires populaires, les variations de détail dont on vient de parler n'affectant pas, d'après mon hypothèse, les opérations sémantiques qui nous intéressent.

Voici maintenant une liste (incomplète) des fonctions remplies par la structure interne des hebdomadaires bourgeois.

a) La plus évidente est celle qui concerne le fait que, dans la mesure où tout événement rapporté doit nécessairement être placé dans un endroit ou dans un autre à l'intérieur de la structure, chaque événement est automatiquement catégorisé comme appartenant à un champ sémantique préexistant.

b) À l'intérieur de chaque section, l'ordre séquentiel des notes qui la composent permet d'établir une hiérarchie d'importance relative entre les événements. La première note de chaque section est en général la plus longue, c'est aussi celle qui donne d'habitude le titre à la section dans son ensemble, celle qui «marque» la semaine par rapport au champ d'événements en question. Le thème de couverture de l'hebdomadaire est généralement celui de la première note soit de la section des nouvelles nationales, soit de la section internationale.

c) Il est possible (et assez fréquent) d'établir des renvois précis d'une note à une autre, à l'intérieur de chaque section. Si la première note de la section «Le pays» concerne par exemple les alternatives de la politique économique du gouvernement, on peut y trouver un renvoi à la sous-section «Syndicats», où les commentaires tournent autour d'une situation qui est associée à ces alternatives.

d) Le répertoire des sous-sections étant ouvert, il est possible de créer des titres de sous-sections à propos d'un événement déterminé. Très probablement, ces titres ne réapparaîtront plus: ils ont servi à transformer un événement en *spécimen*. On y reviendra.

Toutes ces opérations (et d'autres encore) sont impossibles dans les hebdomadaires populaires du seul fait de l'inexistence d'une structure interne. Mais l'aspect qui me semble le plus important est celui de la constitution du «temps hebdomadaire» dans son ensemble. Pour éclaircir ce point, il faut tenir compte du rapport entre la structure interne de l'hebdomadaire et le cadrage de couverture.

Il est évident d'abord que le «temps hebdomadaire» est rempli par une pluralité d'événements. L'une des différences décisives entre le discours bourgeois et le discours populaire concerne *les conditions de constitution de cette pluralité*. Dans les deux cas, l'existence de la pluralité se traduit par le fait que, considéré dans son ensemble, chaque type d'hebdomadaire parle, chaque semaine, de plusieurs choses différentes. Or, dans les hebdomadaires bourgeois il y a d'une part le moule de la structure interne où les événements se placent les uns par rapport aux autres comme dans un réseau catégoriel, et d'autre part le fait que, en couverture, la pluralité est nommée en tant que telle, elle est qualifiée en tant qu'ensemble de faits sociaux achevant une certaine unité de sens. En effet, le titre de couverture des hebdomadaires bourgeois n'identifie pas un événement spécifique; il offre plutôt une *dénomination générale* qui donne le «ton» de la semaine. Le tableau 1 présente des exemples de titres de couverture pour les deux types d'hebdomadaires. On peut remarquer que les titres de couverture des hebdomadaires populaires contiennent toujours des *identificateurs*; ils sont par conséquent «accrochés» à un fait particulier. L'image de couverture, qui montre un aspect du même événement, ne fait donc que renforcer la même identification: l'image photographique étant par sa nature même spécifique, le rapport titre/image de couverture dans les hebdomadaires populaires est un rapport de pure redondance. Dans les hebdomadaires bourgeois, l'image prend en charge, elle aussi, le fléchage d'un événement particulier, mais dans la mesure où elle est associée à une dénomination générale, il devient possible d'établir entre les deux un lien de nature *argumentative* (*preuve* de la légitimité de la dénomination; *aspect* d'une situation générale; identification de la *cause* ou de l'*agent* qui est «derrière» la situation désignée par la dénomination, etc.).

La conséquence est claire: dans les hebdomadaires populaires, la pluralité des événements sociaux n'est nulle part présentée comme douée d'une quelconque *articulation*. Le thème de couverture, bien entendu, implique avoir choisi un fait comme étant le plus important, mais dans la mesure où le cadrage

TABLEAU 1
Exemples de titres de couverture³³

Hebdomadaires bourgeois	
(1) El país frente al Gobierno (<i>Análisis</i> , 3 juin 1969)	(1) Le pays face au gouvernement
(2) El golpe de los estudiantes (<i>Primera plana</i> , 27 mai 1969)	(2) Le coup de force des étudiants
(3) El orden, el orden (<i>Análisis</i> , 27 mai 1969)	(3) L'ordre, l'ordre
(4) Dos frentes contra Onganía La batalla por los gremios (<i>Panorama</i> , 3 juin 1969)	(4) Deux fronts contre Onganía La bataille pour les syndicats
Hebdomadaires populaires	
(5) Duelo y violencia Un pueblo lloró al chico baleado y hubo graves incidentes en Capital, Rosario, Córdoba y Mendoza (<i>Así</i> , 3 juin 1969)	(5) Deuil et violence Un peuple pleura le garçon fusillé et il y eut des incidents graves dans la capitale, à Rosario, à Cordoba et à Mendoza
(6) Córdoba llora a sus muertos (<i>Así</i> , 12 juin 1969)	(6) Cordoba pleure ses morts

linguistique n'offre pas de dénomination pour l'ensemble constitué par « la semaine », l'événement choisi pour la couverture apparaît ainsi dans sa pure singularité : le lien possible entre ce fait particulier et les autres choses dont l'hebdomadaire parle *aussi*, n'est pas dit. La semaine populaire résulte ainsi d'un ensemble non défini de faits isolés, dominés par un événement aussi singulier que tous les autres. L'on voit donc bien que les opérations de cadrage en couverture sont étroitement liées à la présence/absence de structure interne. La couverture de l'hebdomadaire populaire est plate : identification par le texte, identification par l'image. Les deux éléments se placent *au même niveau d'abstraction*, et l'image retrouve ainsi sa vocation apparemment la plus « naturelle », donc la plus suspecte : illustration d'un singulier déjà dit par le langage. La couverture de l'hebdomadaire bourgeois amorce par contre une argumentation qui va se déployer à l'intérieur du discours ainsi cadré. Le discours populaire revient à constituer une sorte d'historicité « brute » : il y a une pluralité qui résulte d'une simple addition ; parmi les faits ainsi accumulés, il y en a un qui mérite d'être souligné en couverture. Entre celui-ci et ceux-là, pas de rapports intelligibles, pas de hiérarchie, sauf la coprésence à l'intérieur du temps hebdomadaire.

L'on pourrait dire que le discours des hebdomadaires bourgeois présuppose une théorie du social dont un des aspects est une typologie de

33. Les titres du tableau 1 ont été extraits d'un corpus concernant cette étape de la lutte ouvrière en Argentine connue comme « El cordobazo » dont les événements centraux se déroulèrent en mai 1969.

« lieux » sociaux (politique locale, politique internationale, sports, arts, etc.³⁴). La signification de chaque événement s'établit par insertion dans ce réseau catégoriel: la « méthode » pour constituer cette signification est de nature *relationnelle*. L'importance du politique et du sportif résulte d'une procédure de codétermination. Rien de semblable dans le discours populaire. Ici les faits, pour leur nature même singuliers, semblent doués d'une « force » spécifique. Celui qui renferme le plus de force, arrive à la couverture; celui qui renferme le plus de force, occupe le plus de place à l'intérieur de l'hebdomadaire³⁵. Ces variations purement quantitatives en termes de nombre de pages et d'images, d'un côté, et en termes de la « force » relative de chaque événement pour apparaître en couverture, d'un autre côté, dessinent une sorte de mécanisme analogique, un « modèle » pour construire la signification des faits sociaux. Pour le discours de l'hebdomadaire populaire et à ce niveau d'analyse, dans le champ indifférencié du social, il n'y a que des plus et des moins.

B. LES OPÉRATIONS RÉFÉRENTIELLES:
À PROPOS DE LA « MÉMOIRE CULTURELLE » DE LA BOURGEOISIE

Voyons maintenant quelques exemples extraits d'un corpus concernant un fait de nature « policière » (ce type d'événement que le discours bourgeois qualifie de « fait divers »). D'abord, bien entendu, ce genre d'événements n'est jamais thématiqué en couverture par les hebdomadaires bourgeois; il est, en plus, très rarement rapporté à l'intérieur de l'hebdomadaire. Les hebdomadaires populaires, au contraire, lui consacrent assez souvent leurs couvertures. J'ai choisi un cas où, exceptionnellement, un « fait divers » est arrivé aux pages d'un des quatre hebdomadaires bourgeois publiés à l'époque. Il s'agissait d'un individu qui attaquait des femmes seules, généralement la nuit, parfois en brandissant un canif. Il frappait ses victimes en leur infligeant, s'il avait la chance, quelques blessures. Recherché en vain pendant plus de quinze jours, il devint connu dans le théâtre préféré de ses opérations (Avelaneda, un quartier industriel dans la banlieue de Buenos Aires) comme le « Hibou » ou le « Satire ». Un jeune du quartier, depuis longtemps en chômage, fut finalement arrêté par la police et s'avoua coupable.

En couverture, nous n'avons donc de cadrage que pour l'hebdomadaire populaire. Le tableau 2 reproduit le matériel de couverture, qui correspond à deux numéros successifs: en effet, l'événement en question a été rapporté par l'hebdomadaire populaire dans trois numéros, dont deux fois en couverture³⁶.

Ce cadrage confirme d'un côté certaines propriétés du discours populaire dont nous avons rapidement parlé dans la section précédente et plus en détail ailleurs³⁷. Nous ne reviendrons donc pas sur ces aspects. Ce qui est important c'est de comparer le cadrage discursif de l'événement dans les deux types

34. Nous ne dirons rien dans cet article de la nature des catégories composant cette typologie: elle mérite en elle-même une recherche.

35. Voir « Idéologie et communications de masse: sur la constitution du discours bourgeois dans la presse hebdomadaire », dans *Actes du Colloque international de Royumont*, 1972.

36. L'hebdomadaire populaire en question a d'habitude deux éditions par semaine, sous des noms légèrement différents (*Asi* et *Asi segunda*). Les nouvelles « importantes » se répètent dans les deux éditions, comme c'est le cas de l'histoire du Satyre.

37. « Idéologie et communications de masse: sur la constitution du discours bourgeois dans la presse hebdomadaire », dans *Actes du Colloque international de Royumont*, 1972.

d'hebdomadaires. Le seul hebdomadaire bourgeois ayant rapporté l'événement, le plaça dans la section « Vie moderne ». Le tableau 3 présente les titres internes des deux hebdomadaires (dans le cas de l'hebdomadaire populaire et pour les raisons qui viennent d'être indiquées, les titres correspondent à trois numéros, que nous avons marqués par *a*, *b*, *c*).

TABLEAU 2
Corpus: « Satyre »
Cadrage de couverture par l'hebdomadaire populaire

(7) El Sático de Avellaneda Siembra el terror un maniático sexual (<i>Asi</i> , 18 mai 1967)	(7) Le Satyre d'Avellaneda Un maniaque sexuel sème la terreur
(8) El « Sático » entre rejas Es un enfermo sexual que reemplazaba con odio su incapacidad para el amor (<i>Asi</i> , 23 mai 1967)	(8) Le « Satyre » sous les verrous C'est un malade sexuel qui remplaçait par de la haine son incapacité d'amour

Les titres (7), (8), (10a) et (10c) de l'hebdomadaire populaire contiennent tous, comme d'habitude, des opérations d'identification marquées en surface par des noms propres. Les éléments de cadrage de l'hebdomadaire bourgeois, placés à trois niveaux « logiques » différents (section/sous-section/titre de note) excluent soigneusement tout opérateur d'identification. Comme d'habitude aussi, c'est l'image associée à (9) qui prend en charge l'identification.

D'abord et surtout, « Maniaques » est un titre de sous-section. Bien entendu, ce n'est pas une sous-section régulière. En tout cas, ce premier niveau du cadrage est clair: ce qu'on va lire concerne *les maniaques*, et ceux-ci font partie, sont un chapitre, de la vie moderne. Voici le contexte, pour cette semaine particulière, du titre en question (je souligne les sous-sections): [VIE MODERNE/Les vacances du prince (c'est l'article de base de la section, consacré à la visite à Buenos Aires des princes japonais Akihito et Michiko)/*La ville* – Histoire de deux rues/*Maniaques* – L'homme au rasoir/*Décoration* – Vivre c'est changer]. Le titre « Maniaques » se place donc au même niveau d'abstraction auquel correspondent « La ville », « Décoration » (et dans d'autres numéros du même hebdomadaire: « Enfants », « Espace », « Éruptions », « Université », « Anthropologie »). Il est essentiel de ne pas oublier que cette liste est « ouverte », c'est-à-dire qu'elle peut être prolongée à l'infini, et qu'elle comporte au moins deux sortes de titres: ceux qui apparaissent d'une façon plus ou moins régulière (« Publicité », « Université » et bien d'autres) et ceux qui, comme « Maniaques » ou « Éruptions », jouent avec la règle même des sous-sections, en créant des sous-sections fictives à propos d'un événement particulier. Dans ce dernier cas, l'équivalence établie entre « Maniaques » et d'autres dénominations possibles qui désignent des aspects de la « Vie moderne », aboutit à une *typification*: l'événement en question apparaît ainsi comme *spécimen*. Le contraste entre les deux types de sous-sections étant évident, la procédure est en même temps une sorte de commen-

taire métalinguistique sur la notion de « sous-section », d'où une certaine ironie qui sans doute accompagne habituellement ce jeu.

Il faut bien souligner que cette ironie n'annule pas du tout l'effet décisif, à savoir, la transformation de l'événement en spécimen. Ce qui est, par contre, entièrement neutralisé au niveau du cadrage, c'est l'évaluation qui pourrait être attribuée au producteur du texte: « Maniaques » étant le nom d'un chapitre, d'un type de personnes faisant partie de la vie moderne, il perd son éventuel poids qualificatif: il prend l'air d'une catégorie sociale utilisée à des fins classificatoires, comme « Enfants » ou « Mode », il devient un terme *pseudo-descriptif*. Ceci contraste nettement avec les titres de l'hebdomadaire populaire: l'histoire est qualifiée de sordide, l'homme de malade sexuel, frustré, incapable d'amour. Il n'y a pas de doute que c'est l'hebdomadaire qui énonce de telles appréciations.

TABLEAU 3
Corpus « Satyre »
Cadrage interne de l'événement

Hebdomadaires bourgeois	
VIDA MODERNA	VIE MODERNE
(9) <i>Maniacos</i> El hombre de la navaja (<i>Primera plana</i> , 23 mai 1967) (texte plus une photographie)	(9) <i>Maniaques</i> L'homme au rasoir
Hebdomadaires populaires	
10 a) Avellaneda tras el rastro del « Buho » (<i>Así</i> , 18 mai 1967) (texte plus onze photographies)	10 a) Avellaneda sur la trace du « Hibou »
(10 b) Sordida historia de un hombre frustrado (<i>Así</i> , 23 mai 1967) (texte plus six photographies)	(10 b) Histoire sordide d'un homme frustré
(10 c) Reportaje a « El Satiro » (<i>Así</i> , 25 mai 1967) (texte plus six photographies)	(10 c) Reportage sur le « Satyre »

On aura peut-être déjà remarqué que le titre (10 b) pose un problème. En effet, il ne renferme pas d'identificateur, comme c'est le cas de la plupart des titres des hebdomadaires populaires. Il semble contenir, par contre, une généralisation; ce titre arrive à définir une classe d'événements à laquelle appartient l'épisode du « Satyre ». Il nous faut donc essayer de cerner quelle est la différence, s'il y a, entre les deux opérations « généralisantes », celle de l'hebdomadaire bourgeois, et celle contenue dans l'expression « Histoire sordide d'un homme frustré ».

Revenons d'abord au titre (9). En plus de ce que nous avons dit sur le jeu métalinguistique impliqué par « Maniaques », nous avons « L'homme au rasoir ». Cette expression « ressemble » aux dénominations qui sont utilisées d'habitude par les hebdomadaires bourgeois pour construire les titres internes des notes, dont nous avons déjà fait une première analyse³⁸. En effet, bon

38. « Idéologie et communications de masse: sur la constitution du discours bourgeois dans la presse hebdomadaire », dans *Actes du Colloque international de Royaumont*, 1972.

nombre de titres d'articles dans les hebdomadaires bourgeois sont construits en reprenant des expressions préexistantes dans la culture (noms de films, de romans, de pièces de théâtre, etc.). Ces dénominations préexistantes sont d'habitude soumises à des légères transformations qui n'empêchent pas de repérer, derrière le titre, la forme originale. Voici quelques exemples; le titre de la note (où apparaît la procédure) est précédé du titre de sous-section:

Communistes/ Les amitiés dangereuses
Sécurité/ Les îles du trésor
Entreprises/ De Bruxelles avec amour
Le Pays/ Ongania au Royaume des journalistes
Hommes politiques/ La guerre des oranges
Sports/ Les cavaliers du règlement
 Etc.

Cette procédure, qui nous semble contenir une sorte de paradigme de *l'effet idéologique de reconnaissance*, n'est jamais employée dans la presse hebdomadaire populaire que nous avons pu analyser. Elle revient à produire, à l'intérieur du *nouveau* («l'actualité») un effet de «déjà lu». Or, le titre «L'homme au rasoir» n'est probablement *pas* la transformation d'une dénomination préexistante; en tout cas, il *pourrait l'être*, il a, d'une manière ou d'une autre, le même «air». À ce niveau intuitif, il semble évident que «Histoire sordide d'un homme frustré» ne renferme pas le même effet de sens. Comment pouvons-nous cerner cette différence?

La réponse à cette question me permettra d'illustrer un problème méthodologique qui est, à mon avis, crucial: celui du rapport entre une analyse qu'on serait tenté d'appeler «purement linguistique» et la lecture d'opérations idéologiques contenues dans un texte.

En effet, il est clair que la différence dont nous parlons a quelque chose à voir avec les marques d'opérations de détermination que l'on trouve dans «L'homme au rasoir» et «Histoire sordide d'un homme frustré», c'est-à-dire, avec l'emploi d'un déterminant dit défini (*L'homme*) d'un côté, et d'un déterminant dit indéfini (*un homme*) de l'autre côté. Mais il ne s'agit pas d'appliquer à «ce cas particulier» une théorie toute faite sur les déterminants, pour nous aider à résoudre un problème qui serait, lui, «extra-linguistique»: les choses ne sont malheureusement pas si simples. Car pour comprendre le fonctionnement des déterminants qui apparaissent à la surface de notre texte, il nous faut postuler des hypothèses, concernant les opérations sous-jacentes, qui présupposent un savoir sur le contexte discursif. Chaque marque en surface peut être associée à une pluralité d'opérations sémantiques. Pour décider quelle est l'opération prise en charge par une marque donnée à un moment donné, il nous faut tenir compte d'un contexte opératoire qui va bien au-delà de cette marque.

Voici maintenant notre interprétation de «L'homme au rasoir» et de «Histoire sordide d'un homme frustré» en tant qu'expressions placées dans le contexte des deux types de discours hebdomadaires que nous sommes en train d'analyser.

Nous postulons que « Histoire sordide d'un homme frustré » renferme une opération de *partition*, un partitif, c'est-à-dire l'équivalence suivante: « Histoire sordide d'un homme frustré » \cong Une (des) histoires sordides d'un (des) hommes frustrés.

Ce qui revient à dire que, dans l'hebdomadaire populaire, l'histoire dont il sera question est *une des* histoires sordides dont la vie sociale est faite, et elle concerne *l'un des* hommes frustrés que l'on peut rencontrer dans la société. Une telle généralisation, fondée sur une opération sur du discontinu (du discret) implique une pluralité d'histoires sordides, une pluralité d'hommes frustrés, une association entre ces deux classes de termes et, enfin, une identité entre deux membres quelconques de l'ensemble constitué par cette association. La nature « exemplaire » de *cette* histoire sordide de *cet* homme frustré, réside précisément dans le fait d'être un (des) membres d'un tel ensemble (c'est-à-dire: « un (des) hommes frustrés » \cong « un (quelconque) des hommes frustrés »)³⁹.

L'hebdomadaire bourgeois, par contre, arrive à définir une exemplarité qui se rapproche du niveau de la *notion*⁴⁰: l'homme au rasoir n'est *pas* l'un (quelconque) des hommes au rasoir. L'expression construit la combinatoire d'une sorte d'« essence ». Francisco Luis Rudaz, le Satyre d'Avellaneda, n'est pas l'un (des) hommes au rasoir qui existent ou peuvent exister: il est transmuté sans médiations dans un paradigme, il devient, si j'ose dire, un *eidos*: l'homme-au-rasoir. En somme, dans le cadrage du discours bourgeois il n'y a même pas une pluralité événementielle à partir de laquelle l'on produit une généralisation. Francisco Luis Rudaz est *déjà* un *topos* de la culture, il est *une des* « images éidétiques » (et c'est là que le discours bourgeois articule un rapport ensemble/sous-ensemble) appartenant à ce qu'on appelle la *vie moderne*.

Si par rapport aux mêmes événements je parle, d'un côté, des « Nombreux attentats terroristes » et de l'autre côté de « L'heure de la violence »; d'un côté de « Désordres dans plusieurs facultés » et de l'autre de « Le coup des étudiants »; d'un côté de « Tragédie à River » et de l'autre de « La porte du désastre », je développe deux systèmes de production de sens radicalement différents: ce qui constitue précisément, le dédoublement qui caractérise la presse hebdomadaire dans bon nombre de pays capitalistes.

Au niveau bourgeois, l'actualité se transforme dans une série de *confirmations* d'un répertoire (d'ailleurs ouvert) de *types*. D'où l'effet de « déjà lu » qui produit le discours des hebdomadaires bourgeois. Si les dénominations du cadrage tendent souvent à évoquer des dénominations préexistantes dans la culture, l'effet global est clair: le discours est une sorte d'allusion à une

39. Le déterminant indéfini *un/une* n'implique pas toujours du discret, ne prend pas toujours en charge une opération de partition. Nous avons essayé de montrer ailleurs, justement, que dans certains contextes discursifs, pour comprendre la nature de la trace *un/une* en surface il faut postuler une opération qui se place au niveau de la *notion*. Cf. Sophie Fisher et Eliseo Veron, « Baranne est une crème », *Communications*, n° 20, 1973, p. 160-181.

40. Cette notion de « notion » apparaît dans le cadre de la démarche d'Antoine Culioli, à laquelle cet article doit son inspiration du côté linguistique. Sur le problème des déterminants, et dans le cadre de la même démarche opératoire, voir par exemple l'article de Sophie Fisher « Notes comparatives sur les formes de détermination » (inédit, Centre d'études des processus cognitifs et du langage, Ecole pratique des Hautes Etudes, Paris).

mémoire culturelle qui retrouve toujours, derrière la « nouveauté », les lois qu'un savoir de classe transmute d'un seul coup en histoire, en produisant la reconnaissance au cœur même de l'événement.

La cohérence du discours populaire se situe au niveau de la singularité irréductible de chaque événement: il n'y a qu'un seul « Hibou » d'Avellaneda. Et s'il y a lieu pour la généralisation, il s'agit d'un passage explicite d'un membre à la classe. Si dans le discours populaire l'histoire sociale se répète, ce que l'on retrouve dans chaque répétition c'est l'évaluation donnée par le producteur du texte: l'évaluation est la *base* explicite qui permet au sujet de l'énonciation de poser le discontinu et donc de passer du membre à la classe. Ce sont les histoires *sordides* qui se ressemblent, ce sont les hommes *frustrés* qui font légion (l'on voit bien que la *typification* propre au discours bourgeois sert *aussi* à cacher le sujet de l'énonciation).

L'IDÉO-LOGIQUE

J'ai donné des exemples fragmentaires d'une description de mécanismes discursifs de nature idéologique dans la presse hebdomadaire. La recherche à laquelle ces exemples appartiennent se propose d'analyser un dédoublement typique du discours de la classe dominante à l'intérieur des communications de masse. Cette duplicité concerne deux systèmes différents de manipulation des événements sociaux, selon la position de classe des récepteurs du discours. Chaque système semble constituer un « paquet » très cohérent d'opérations sémantiques qui se déploient dans le discours. Chaque système sélectionne, ordonne, classe, décrit, hiérarchise, établit des relations, interprète, évalue, présuppose, infère, en prenant les événements de l'actualité comme matière de son travail. Il s'agit, semble-t-il, d'une véritable idéo-logique: la construction d'une certaine « intelligibilité » des procès sociaux, la construction de modèles du sens des comportements sociaux. Chaque système, par conséquent, arrive à produire une *rationalité sociale* sous forme discursive. Chaque système, en somme, n'est que le travail idéologique producteur d'une certaine *historicité*.

Dans les limites de cet article, j'ai voulu tout simplement signaler la signification de ce « lieu » du travail idéologique, suggérer l'importance d'entreprendre une description minutieuse des opérations discursives qui prennent en charge ce travail, et donner un premier aperçu de l'inspiration méthodologique qui me semble la plus fructueuse pour orienter une telle démarche. En tout cas, le développement de cette dernière est à mon avis une des conditions indispensables pour avancer, à l'heure actuelle, vers une théorie générale de l'idéologique.

RÉSUMÉ

Une analyse de l'évolution récente dans trois domaines (celui de la linguistique, celui de la sémiologie et celui de la théorie marxiste des idéologies) montre un début de conjoncture de ces domaines par rapport à l'objet discours. Il est maintenant possible d'amorcer une discussion sur le mode d'existence de l'idéologique au sein des matières signifiantes. Quelques exemples de description des mécanismes discursifs de nature idéologique dans la presse hebdomadaire donneront un

aperçu de l'inspiration méthodologique qui semble la plus fructueuse pour orienter une telle démarche. Le développement de celle-ci est la condition indispensable pour avancer vers une théorie générale de l'idéologique.

ABSTRACT

[*Remarks on Ideology as a Mean of Developing Meaning*] An analysis of recent developments in three disciplines (linguistics, semiology and Marxist theory of ideology) shows that these are beginning to come together with regard to the object to be studied. It is now possible to discuss what is ideological in symbolic material. A few examples describing ideological mechanisms in weekly newspapers show what methodology is most fruitful for doing this. Further development of this method is indispensable for coming closer to a general theory of ideology.

RESUMEN

[*Consideraciones sobre el ideológico como producción de sentidos*] Un análisis de la evolución reciente en tres dominios aquel de la lingüística, aquel de la semiología, y aquel de la teoría marxista de las ideologías muestra un principio de conjuntura de esos dominios en relación al objeto del discurso. Ahora es posible entablar una discusión sobre el modo de existencia del ideológico en el seno de materias significantes. Algunos ejemplos de la descripción de los mecanismos discursivos de naturaleza ideológica en la prensa hebdomedaria, darán una idea de la inspiración metodológica que parece la más fructuosa para orientar un tal método. El desarrollo de aquél es la condición indispensable para avanzar hacia una teoría general del ideológico.